

max dorra
**la qualité
du silence**

nouvelles



PRESENCES

Denoël

Extrait de la publication

la qualité du silence

DU MÊME AUTEUR

Nuit blanche avec reflet fauve (roman),
Flammarion, 1992.

Le masque et le rêve, histoire de l'inimaginable
(essai), Flammarion, 1994.

max dorra
**la qualité
du silence**

Denoël

nouvelles

Collection PRÉSENCES
sous la direction de Jacques Chambon

*En application de la loi du 11 mars 1957
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement
le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.*

© 1997, by Éditions Denöel
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris
ISBN 2.207.24583.7
B 24583.6

*1. Chaque jour
il m'arrive quelque chose*

Le silencier du XIII^e

– Le moment est venu, Olivia. Nous avons dîné dans des restaurants indiens, vu des pièces de Pinter et des films d'Oshima. Nous avons participé à un colloque de Cerisy sur Derrida. Je vous invite maintenant dans mon petit appartement au vingt-deuxième étage. Nous boirons du saké sur la terrasse, tout Paris à nos pieds. Il fait si bon ce soir, Olivia.

– ...

– Ma collection de silences vous intéressera, j'en suis sûr. J'ai le plus beau silencier du treizième arrondissement, vous savez. Vous pourrez écouter, enregistrés amoureuxment depuis des années, des silences embarrassés, éloquents, réprobateurs, circonspects, complices, méprisants, absolus et relatifs, pesants, respectueux, énigmatiques, constructifs et destructeurs, atterrés, arrogants, réactionnaires, révolutionnaires, tactiques, stratégiques, le silence meurtrier du téléphone après une rupture, l'effrayant silence des espaces infinis et des surdités irrémédiables.

Nous sommes arrivés. Passez, Olivia, je vous en prie.

Cette cathédrale de silence, dans l'entrée, c'est une œuvre collective, nous l'avons bâtie et ciselée un soir, en toute confiance, entre vieux copains.

Dans la salle de séjour, sur ces étagères, à gauche, le silence décidé des machines et celui, gêné, du contremaître, un jour de grève. Sur les étagères de droite, le silence de la mère angoissée et celui de l'enfant ébloui, la minute de silence – vous voyez qu'elle ne dépasse pas trente secondes et trois lences –, le silence consterné après un mauvais calembour.

Dans ce petit casier, le silence de Velázquez et celui d'Uccello, le silence du fantôme où l'on regarde fixement un objet sans le voir : le silence de la nuit en plein jour.

Et ce bruissement silencieux, là, dans le coffre ancien, vous ne le reconnaissez pas ? C'est un analyste qui s'écoute écouter ; vous entendez la différence avec l'âcre silence d'après la bataille ou la moiteur silencieuse d'après l'amour ?

Ne faites pas de bruit surtout, j'ai accroché au mur le silence intimidé de Manuel de Falla devant la porte de Paul Dukas, et celui de la gare de Perpignan le soir après la mort de Gala.

Mais les plus beaux fleurons de ma collection, je les ai groupés dans la petite pièce insonorisée du fond. Dans la vitrine, le silence cubique de Paul Claudel, et à côté, fuselé, montant vers le ciel, celui de sa sœur, Camille. Le silence bruyant du cadavre est dans le placard des familles. Dans l'amphore, le silence des grands fonds, zébré par les poissons-torpilles.

Au fond de ce tiroir? Vous voulez vraiment savoir? Le terrifiant pieux silence de Pie XII pendant la guerre.

Olivia? Olivia?

– Dites, Charles, je vous adore, mais ça vous arrive, de temps en temps, de *vous taire*?

Bill

Quand je mets mon casque, ça va. La musique me prend par la main et me remplit la tête. Les autres aussi sont comme ça dans la bande. Bill et les autres. Les autres aussi s'appellent Bill. Les patins, le casque, et c'est parti.

Les blaireaux du quartier, ils nous connaissent bien, moi et la bande. Avec les patins, on est rapides comme des flèches et légers comme des oiseaux.

J'en fous pas une rame en classe, je comprends pas pourquoi. Je crois que ça m'intéresse pas vraiment. Encore moins que les copains, Bill et les autres – les autres aussi s'appellent Bill, j't'ai dit ? Ils peuvent pas me virer, remarque : j'ai pas seize ans. Alors j'attends la récré en foutant le moins de merde possible. De temps en temps j'explose.

Le prof a une bonne gueule. L'autre jour, après le cours, il essaie de m'expliquer les trucs, a^2 , b^2 , et tout le bordel. Impossible, je l'entendais même pas, j'avais un air dans la tête tout le temps. Il a bien vu que je rythmais quelque chose avec mes hanches. J'ai cru qu'il allait me gifler, tu sais.

Les tests, c'est la même chose. Moi j'en sais rien

de ce qui est commun, comme ils disent, à tous ces dessins qui me dansent devant les yeux. J'ai envie de répondre qu'ils ont tous été faits par des emmerdeurs, enfin des gens qui peuvent pas m'encadrer. Je sais que c'est pas la bonne réponse, alors je ferme ma gueule. J'attends que ça se passe.

De toute façon, que t'aies un certif ou pas, et même avec un C.A.P., tu balayes la cour au bout de trois semaines si tu veux pas faire des pièces au rendement, et si t'es pas content, on te lourde.

Moi j'm'en fous, je me ferai du blé comme rocker : avec ma Strato, je me défends, et mon ampli Mesaboogie est pas dégueulasse.

Non, ce qu'il y a, c'est que je comprends jamais rien tout de suite. Faut que je me fasse passer le clip trois cents fois pour que ça accroche. Tiens, l'autre jour, je reste deux heures devant un bouquin en vitrine. Sur la couverture, il y avait une nana, les yeux bleus comme un paquet de Gauloises. J'ai compris que deux jours après : elle s'appelait Flannery O'je ne sais pas quoi. Flannery : génial.

L'histoire du prof qui m'expliquait $a^2 b^2$ et tout, ça m'a pris une semaine. Je savais bien que j'avais l'air con, tout reniflant morve au nez (j'avais pas de mouchoir). Et puis l'image est revenue sur l'écran : j'avais l'air con parce que je regardais le mur, et sur le mur, la tache. Tantôt je voyais une bataille d'avant, tu sais, les chevaux, les lances et tout. À d'autres moments, c'était une gonzesse avec les fesses, les nibards et tout. Et puis, quand il me gonflait trop, le prof, la tache c'était un mec avec la tête qui avait éclaté en morceaux.

J'aime bien regarder les taches. Je me demande quelquefois si j'en suis pas une, de tache. En tout cas, j'aimerais mieux ça que de me sentir un tas de merde, comme quand je flippe.

Et puis, si on me regardait comme moi je regarde les taches, de temps en temps, peut-être que j'aurais moins envie de cogner.

Rastignac sur le périphérique

Trois mille tombes.

D'Aiglemont (général marquis Victor d') à la Zambinella, en passant par Maufrigneuse (Diane, duchesse de), le cimetière semblait s'étendre à perte de vue.

Eugène lança sur ce monde imaginaire un regard de défi et dit, grandiose : « À nous deux maintenant, Balzac ! »

Rastignac était complètement désargenté mais il disposait d'un atout considérable : la clé du mystère de sa naissance.

Il y a deux modes de conception : l'effraction d'un ovule par un spermatozoïde de hasard, et le flirt d'une molécule de caféine avec une cellule grise cérébrale. Eugène avait été la conséquence de ce flirt et il le savait. De sa naissance difficile – un manuscrit terriblement raturé – il tenait une irrémédiable faiblesse : le désir effréné de se faire une place dans le monde.

Le jeune homme était toujours fort agacé quand il pensait à Honoré. Que l'auteur de ses jours l'ait doté

de certains de ses propres traits – une sœur pré-nommée Laure, des études de droit à Paris, par exemple –, passe encore. Mais Eugène ne supportait pas qu'après l'avoir accroché aux jupes de Delphine de Nucingen, Balzac lui ait fait épouser la propre fille de sa maîtresse. Vautrin, pensait-il, était un naïf qui se croyait cynique, et Balzac un éternel gigolo qui n'assumait pas sa quête désespérée d'une femme riche. Il y a tout de même, pour un personnage bien né, d'autres voies que celles des femmes pour conquérir Paris, que diable!

L'idée vint alors à Rastignac de sortir de la comédie humaine et de se rendre maître du récit. Peut-être même pourrait-il alors à son tour faire d'Honoré le personnage d'un roman signé Rastignac. Pour cesser d'être un ectoplasme manipulé, il suffisait probablement de découvrir la règle du jeu.

Il se retourna et contempla Paris tortueusement couché le long des deux rives de la Seine, où commençaient à briller les lumières. Ses yeux s'attachèrent presque avidement entre la colonne de la place Vendôme et le dôme des Invalides, là où vivait ce beau monde dans lequel il avait voulu pénétrer.

Paris, c'était les Mille et Une Nuits. Une immense polyphonie dont chaque voix, luttant pour se faire entendre, cherchait à absorber toutes les autres. Une interminable série de récits emboîtés où l'on découvrait perpétuellement que chaque narrateur n'était que le personnage d'un autre narrateur dont le récit enveloppait le sien. Le dessin de ces enveloppements successifs était, pensait Eugène, quelque chose de plus fondamental assurément que

l'habituel jeu du pouvoir, seul jeu qu'Honoré (et Vautrin) paraissait connaître.

Pour réussir à quitter l'orbite sur laquelle une sorte de gravitation le maintenait, il ne faudrait pas traverser les mots, univers aux parois transparentes et lisses sur lesquelles il se heurterait sans cesse, mais emprunter une dimension qui dépassait le langage parce qu'elle était plus riche et plus souple que lui. Le jeune homme savait déjà qu'il passerait par la musique. Il transformerait Balzac en dandy, l'empêcherait d'épouser Mme Hanska et ferait de sa vie un opéra. Il n'aurait ainsi nul besoin, pour conquérir le cœur de Paris, de ces maquereautages avilissants auxquels Honoré l'avait contraint.

Eugène réfléchissait. Peut-être le cœur de Paris n'était-il pas, comme il l'avait cru tout d'abord, au centre de la capitale. Ce qui détermine dans une large mesure la circulation de la sève parisienne, c'est les boulevards périphériques ; une circulation extra-corporelle dont le débit règle à chaque instant la vitesse du flot des voitures dans les artères de la ville. Le périphérique extérieur détient la vérité de Paris, sa syntaxe. Ce qui s'y passe permet de comprendre, en les dénudant, les angoisses, les tristesses et les conflits qu'affrontent quotidiennement les Parisiens mais restent le plus souvent invisibles, tant la parole est habile à les cacher.

Les quatre couloirs du périphérique sont la partition où s'inscrit la musique violente de la capitale : une portée incurvée et enroulée autour de la ville comme un collier de béton.

Rastignac résolut de décommander son dîner chez

Mme de Nucingen. Le soir même, pour y faire ses gammes, il s'engouffra sur le périphérique.

Il n'eut aucune difficulté à accéder au premier couloir, où l'on roule en général lentement. Il avait pris place entre un poids lourd et une 2 CV rafistolée que conduisait avec circonspection une très vieille dame.

Clignotant à gauche pour passer sur le deuxième couloir, où des voitures de cylindrée moyenne sont conduites à 70 km/h par de grands phobiques se surveillant mutuellement dans leur rétroviseur. Elles étaient peu enclines à laisser un nouveau s'introduire dans une procession qui avait quelque chose de provincial. Toutes, jusqu'ici, avaient accéléré au dernier moment pour l'empêcher de passer. Seul l'instant d'inattention d'un conducteur lui permit de se faire admettre.

La troisième file était peuplée de modérés, très réglés, fanatiques du code, roulant à 80 km/h pile et respectant scrupuleusement l'intervalle requis entre les véhicules. On lui fit aimablement place entre une R 19 immatriculée 92 et une camionnette d'Ille-et-Vilaine portant l'inscription *Théâtre de Saragosse. Le Manuscrit trouvé dans une cervelle. Dix dernières.*

Re-clignotant. Direction quatrième couloir, le dernier intervalle de la portée, les notes les plus hautes de la mélodie. Un club fermé où il est de bon ton de ne craindre ni la mort ni les radars, et de rouler même sous la pluie à 110-120 malgré la limitation. La vitesse est la seule condition exigée des candidats. Une R5 à 120 km/h est mieux acceptée qu'une Alfa Roméo à 90. Eugène savait d'ailleurs

que s'il était admis, il lui faudrait faire ses preuves : ne pas lever le pied de l'accélérateur. Au moindre signe de défaillance, la voiture suivante ne klaxonnerait pas, ne daignerait même pas faire des appels de code ; elle se contenterait de se rapprocher dangereusement de son pare-chocs arrière, et il faudrait accélérer ou retourner honteusement parmi les pères tranquilles de la troisième file.

Rastignac en était là de sa méditation quand l'occasion se présenta : entre une Toyota métallisée et une Mercedes blanche, l'intervalle paraissait propice. La vitesse de sa propre file était satisfaisante.

Clignotant éperdument, il entreprit de se déplacer vers la gauche.

Dans son rétroviseur, au volant de la Mercedes, une femme entre deux âges.

« Si elle accélère au dernier moment, je suis foutu. Je ne pourrai plus me rabattre sur le troisième couloir. Rien à craindre, se dit Eugène, il faudrait vraiment qu'elle soit folle, qu'elle veuille délibérément provoquer l'accident. »

Son regard allant de la Toyota dans le pare-brise à la Mercedes dans le rétroviseur, il poursuivit son glissement vers le quatrième couloir.

La femme avait les cheveux gris et des yeux très bleus. Elle sourit, il vit qu'elle était édentée.

Au moment précis où il reconnut l'Étrangère, brutalement, la comtesse Eveline Hanska accéléra.

Bébé souris et maman araignée

Pour ça, voyez Vander, le directeur adjoint. Le directeur ? C'est pas la peine : la note lui sera transmise pour la signature, mais c'est Vander qui décide.

Vander ? Vous ne connaissez pas l'histoire de sa carrière fulgurante ? Tout le ministère a déliré dessus pendant des mois !

Il y a trois ans, il arrive, tout frais émoulu des Écoles – X + ENA comme tout le monde – et il se pointe au ministère. Auparavant, il avait juste fait un stage à la préfecture de Montpellier.

Un type plutôt corpulent, vous verrez. Pourquoi on l'a tout de suite surnommé La Souris ? Ça je n'en sais rien. Était-ce à cause de son éternel trois-pièces gris, ou de ses petits yeux derrière des lunettes rondes ? Ou bien parce qu'il filait à toute vitesse dans les couloirs sans jamais regarder personne ? Gentil, notez bien, et une capacité de synthèse fabuleuse pour écluser des dossiers. Question contact, c'était autre chose...

Non, sa chance c'est d'être tombé sur une secrétaire top niveau : Mme Turpin, divorcée, complètement investie dans son boulot, vingt ans de plus que

max dorra
la qualité du silence

S'il est vrai qu'Alice a tué Lewis Carroll, alors tout est possible. On peut se promener sur une rétine, visiter une collection de silences, écouter les souvenirs d'un piano mélancolique, devenir un goûteur de temps, apprécier le sourire ironique de l'A.D.N...

Ces nouvelles sont bâties comme des rêves. Elles en ont à peu près la durée. Mais aussi, à travers leur diversité, la cohérence secrète.

Max Dorra, professeur de médecine à l'université de Paris-V, a à son actif un roman, *Nuit blanche avec reflet fauve* (1992), et un essai, *Le Masque et le Rêve* (1994). Il a par ailleurs contribué à diverses revues (*Les Temps modernes, La Nouvelle Revue française...*) dans le domaine de la fiction et de la réflexion théorique. Hors catégories, il ouvre ici en grand les portes de son imaginaire.



B 24583.6  2.97
ISBN 2.207.24583.7
69 FF TTC